



MICHEL LEYMARIE

La preuve par deux

Jérôme et Jean Tharaud

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



« Nous n'avons jamais écrit une ligne l'un sans l'autre ». Jérôme et Jean Tharaud, qui vivent ensemble et cosignent de très nombreux articles et une cinquantaine de livres, offrent une illustration sans équivalent d'une singulière symbiose : la fusion entre deux esprits, deux styles en un seul. Venus à la fin des années 1890 de leur Limousin natal à Paris, liés à Péguy qu'ils suivent au temps de l'affaire Dreyfus et des *Cahiers de la Quinzaine*, ils se placent vite sous le patronage de Barrès, dont ils deviennent les secrétaires. Le prix Goncourt obtenu en 1906 leur ouvre les portes de la célébrité.

Dès lors, ces journalistes et romanciers à l'écriture classique connaissent un immense succès. Leurs tirages dépassent parfois les 200 000 exemplaires, l'Académie française les accueille en 1938 et 1946. Colonialistes et grands voyageurs, ils se font les chantres de *la plus grande France*. Mais leur antisémitisme obsessionnel constituera une tache indélébile sur leur carrière d'écrivains, même s'ils ne furent jamais acquis à la Collaboration.

Les Tharaud forment un singulier pluriel. Leur vie est retracée ici grâce à de multiples sources publiques et privées. Leurs œuvres et les polémiques qu'elles ont suscitées éclairent de façon originale les milieux de la presse et de l'édition durant la première moitié du XX^e siècle.

Michel Leymarie, agrégé de Lettres modernes et docteur (HDR) en histoire, enseigne l'histoire socioculturelle et politique à l'Université Charles-de-Gaulle Lille 3. Il a notamment publié *Albert Thibaudet, « l'outsider du dedans »*, présenté la réédition de divers livres de Thibaudet et codirigé plusieurs ouvrages sur l'Action française et sur Maurice Barrès.

La preuve par deux

Jérôme et Jean Tharaud

Michel Leymarie

La preuve par deux
Jérôme et Jean Tharaud

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Pour Sylvie

Introduction

La réédition de *Topaze* dans la collection du Livre de poche en 1963 porte sur sa quatrième de couverture une citation anodine des frères Tharaud, morts depuis une dizaine d'années mais célèbres au point d'être convoqués pour étayer cette publication. Cinquante ans plus tard, une nouvelle édition de la pièce de Pagnol ne ferait sans doute pas mention de leur nom. Celui de l'auteur de *La Gloire de mon père* parle toujours aux contemporains. Tel n'est plus le cas de celui des Tharaud.

Leur collaboration littéraire, qui court de façon ininterrompue sur plus d'un demi-siècle, commence avec *Les deux Pigeons*, leur journal d'adolescents, et s'achève avec *La double Confiance*, une autobiographie au titre marivaldien publiée en 1951. « J'ai toujours su que j'écrirais, et que j'écrirais avec Jérôme », confie alors Jean. Et l'aîné répond en écho : « Nous n'avons jamais écrit une ligne l'un sans l'autre¹. » Tous deux forment un singulier pluriel, associant sans cesse à leur nom de famille les deux prénoms que Péguy leur a attribués.

Proches de celui-ci au tournant du xx^e siècle, ils sont aux marges du monde littéraire et peinent à placer leurs nouvelles et leurs articles. Devenus les secrétaires littéraires de Barrès dont ils épousent les thèses, ils trouvent une première célébrité avec le prix Goncourt en 1906. Après la Grande Guerre et leur séjour auprès de Lyautey au Maroc, leur notoriété est établie avec le grand prix de littérature de l'Académie française en 1919. Ils accèdent à une reconnaissance sociale, une légitimité institutionnelle et une grande aisance financière. Dès lors, Jérôme a l'Académie française en ligne de mire. Dans ces années fastes, son frère et lui délaissent le genre romanesque pour se faire chroniqueurs et journalistes. Ne vivant toujours que de leur plume, ces notables des Lettres sont très sollicités par les grands journaux ou les revues prestigieuses. Naguère collaborateurs des *Cahiers de la Quinzaine*, de *La Nouvelle Revue française* ou de *L'Opinion*, ils écrivent désormais pleine page dans *L'Écho de Paris* et *Le Figaro*, dans *Le Petit Journal* et *Paris-Soir* ; ils passent de la conservatrice *Revue des Deux Mondes* à la maurrassienne *Revue universelle* ou à *Candida*. Toutefois, le livre reste bien leur ligne d'horizon. Écrivains à succès, ils sont pleinement dans « l'ère des cent mille² » pour plusieurs de leurs ouvrages, avant que leurs ventes ne déclinent à la fin des années trente.

La fraternité littéraire que forment les Tharaud n'est pas unique, ni à l'étranger ni en France. Jacob et Wilhelm Grimm rassemblent conjointement

les contes pour enfants mais l'aîné travaille d'abord seul à une grammaire avant de rédiger avec son cadet un dictionnaire de la langue allemande. Les sœurs Brontë, toutes trois écrivaines et souvent associées, n'ont pas écrit d'œuvres communes, pas plus qu'Heinrich ou Thomas Mann. D'autres collaborations, comme celles de Léon et Maurice Bonneff, de J.-H. Rosny et Rosny jeune, ou de Paul et Victor Marguerite sont limitées dans le temps. Dans l'association que forment Erckmann et Chatrian, le premier invente, rédige et corrige le manuscrit et le met au point avec Chatrian, qui se charge de le placer ensuite³. Dans celle que constituent Edmond et Jules de Goncourt, note Robert Ricatte, l'écriture de l'aîné apparaît rarement dans le manuscrit du *Journal* jusqu'en 1870 ; c'est Jules qui transcrit leurs impressions sous une dictée à deux. Comme tous leurs romans jusqu'en 1870, « le *Journal* hérite de deux tempéraments distincts et réalise [...] un *mélange-fusion avec prédominance* de l'un des deux créateurs⁴ ». Les Goncourt écrivent dans leur *Journal* : « L'un séparé de l'autre, il y a une moitié de nous-mêmes qui nous manque. [...] Nous sommes décomplets comme un livre en deux volumes, dont le premier est perdu⁵. » Et les Tharaud leur font écho : « Nous nous doublons ; isolés, notre force est à demi perdue⁶ », confie Jérôme à Romain Rolland au début de leur carrière.

Mais, à la différence des Goncourt, chez ces Dupond et Dupont de la littérature à quatre mains⁷, il n'y a pas prédominance de l'un ou de l'autre. Le premier n'est pas systématiquement l'inventeur d'un sujet. Le second n'est pas plus le scribe, le correcteur que l'agent littéraire du premier. Le cadet n'est pas seulement « le frère du précédent »⁸. C'est indifféremment l'un des deux qui tient la plume, qui rature, corrige, complète ce que l'autre a écrit, et vice versa. Quand bien même un seul est allé mener l'enquête⁹, les textes cosignés présentent, à de rares exceptions près, cette caractéristique essentielle et surprenante d'être écrits à la première personne du singulier. Chez ces coauteurs qui vivent avec la femme de l'aîné sous le même toit pendant quatre décennies, l'emploi du *je*, du double *je* est la règle. Il est aussi un jeu¹⁰.

Dans ce *je* qui est le sujet de l'énonciation et le signe d'une indéfectible gemellité littéraire, l'apport personnel reste indiscernable, souligne Albert Thibaudet dans une note de lecture¹¹. Les manuscrits de l'écrivain de synthèse que forment les Tharaud révèlent pourtant deux graphies : alors que celle de Jérôme est droite et cambrée, celle de Jean est cursive et penchée¹². Une fois la fusion réalisée et la page imprimée, il est impossible de démêler le sien du sien, de relever ce qui vient de Jérôme et ce qui vient de Jean. Tenter de le faire serait aussi vain que de chercher à savoir, quand on prend un ascenseur Roux-Combaluzier, « si Roux est responsable de la montée et Combaluzier de la descente¹³ ».

Le mode de composition des Tharaud demeure identique tout au long de leur vie : « rédiger d'abord des notes pour un journal et en faire ensuite une

composition. On a ainsi deux états de pensée qui ne se nuisent pas au contraire : l'un qui a un accent plus direct, et l'autre plus réfléchi¹⁴. » La base est donc un reportage, un voyage, une rencontre ou l'apport d'une documentation. Puis la première connaissance du sujet est étayée avec des documents historiques. Vient ensuite le temps de l'élaboration qui est, disent-ils, une « causerie de l'un à l'autre »¹⁵. Le premier état est souvent livré sous la forme d'un article à un périodique ou bien d'une nouvelle qui, reprise et étoffée, devient un roman.

« Je suis deux en un, et les deux sont différents », répondent en chœur les Tharaud au questionnaire de Proust¹⁶. À vrai dire, ils ne sont pas seulement deux personnes qui, étroitement confondues dans leur œuvre, ne forment qu'un auteur, « deux en un et un en deux », avance Louis Madelin¹⁷. Leur *je* est aussi un autre. Dans son *Éloge de Jérôme Tharaud*, Daniel Halévy rappelle le propos de Thibaudet selon lequel c'était à tort qu'on parlait des deux Tharaud. En effet, faisait-il observer, « il n'y a pas deux Tharaud ; il y en a toujours trois, le troisième, personnage masqué, dont le nom varie d'œuvre en œuvre¹⁸ » et qui les inspire ou les documente. Ils disent eux-mêmes qu'ils sont d'abord des notateurs de choses vues et ils ne prétendent raconter que des histoires vraies¹⁹. Le troisième personnage qui les alimente peut être le peintre Dinet, que Jérôme rencontre lors de son premier voyage en Algérie ; ou un étudiant juif, fils d'un rabbin miraculeux, qui mène Jean jusqu'aux confins de la Pologne ; ou Barrès, qui leur fait partager sa thématique ; ou Lyautey, qui leur permet de connaître le Maroc ; ou Demaison, qui leur livre la matière de ce qu'ils appellent leur « roman nègre ». Bien d'autres encore...

Ils ont un « prurit de bougeotte²⁰ », écrit Romain Rolland. Péguy les décrit comme « deux drôles de pèlerins », « pleins d'histoires » ramassées « sur tous les chemins de la terre, dans tous les royaumes de chrétienté. Et même chez les infidèles »²¹. Pour leur plaisir ou pour un reportage, ils voyagent effectivement beaucoup. En France et dans toute l'Europe, dans le Maghreb, au Proche-Orient et jusqu'en Indochine. À pied, à cheval, en voiture, en train, en bateau, en avion. Mais contrairement à Tintin, ils ne vont ni en Russie soviétique – où leur anticommunisme fait d'eux des *persona non grata* –, ni en Amérique du Nord ni en Afrique noire. Sorti du bassin méditerranéen, Jérôme dit être perdu²². Bien plus encore que son cadet, dont il dit qu'il « n'a rien vu du monde²³ », l'aîné est l'homme des départs. Dès sa jeunesse, il a le goût de l'aventure ; à plus de soixante ans, il peut sans crier gare prendre le premier avion, s'embarquer sur un navire ou parcourir des kilomètres à dos de mulet. S'il est une constante dans la vie des Tharaud, c'est bien cet appétit du voyage. Ils écrivent en 1907 : « Nous aimons le voyage et nul milieu ne nous paraît plus agréable que celui de grand reporter », et, en 1946 : « Qu'est-ce avant tout qu'un journaliste ? Un homme qui aime les trains et les gares, les bateaux et les quais »²⁴. Ils

illustrent cette spécificité du voyage journalistique et d'un journalisme littéraire qui s'est développé au XIX^e siècle²⁵ et qui connaît son rayonnement le plus grand dans l'entre-deux-guerres.

Les deux frères ne sont pas des inconnus de l'histoire, mais des exclus de la mémoire. Le catalogue général de la Bibliothèque nationale de France consacre 392 notices auteurs à Jean et 420 à Jérôme, recense d'eux une cinquantaine d'œuvres, – contes, nouvelles, romans, récits historiques, relations de voyage, chroniques, souvenirs –, et de nombreuses préfaces. Un très grand nombre d'articles sur leurs livres a été publié dans les journaux ou dans des revues ; ils révèlent les liens idéologiques et personnels, les accointances et les connivences ou bien les oppositions. De leur vivant, les Tharaud sont cités en bonne place dans les histoires de la littérature, dans les anthologies et les manuels. La Bibliothèque nationale de France, les Archives nationales, la bibliothèque municipale de Versailles, d'autres archives publiques ou privées conservent leur correspondance active : lettres de correspondants illustres ou oubliés – lettres de félicitations et de soutien ou lettres, parfois anonymes, de critique et de contestation –, lettres adressées aux amis, aux confrères, aux femmes et aux maîtresses et celles qu'ils s'envoient l'un à l'autre. Non moins intéressants sont les nombreux carnets de voyage, les notes prises sur le vif par Jérôme lors de ses reportages en Allemagne et dans l'Europe danubienne, en Espagne, en Syrie et au Liban ; ou le récit des « jours du terrible été » 1940, dont ont été conservés les fragments censurés, ou bien encore un journal intime qui porte sur la fin de l'Occupation et la période de la Libération.

Entreprendre la biographie des Tharaud n'est donc pas, comme le fait Alain Corbin, retrouver le monde perdu d'un inconnu, Louis-François Pinagot, un sabotier de l'Orne dont le nom a été choisi au hasard dans les archives. Ce n'est pas non plus, comme Michelle Perrot, mener l'enquête et reconstituer à partir de minces traces l'itinéraire de Lucie Baud, une ouvrière de la soie du Dauphiné²⁶. C'est, au contraire, grâce à de multiples sources historiques et littéraires, reconstruire celui des deux frères, les inscrire dans la trame de leurs relations personnelles et professionnelles, reprendre leurs divers écrits, ébauchés puis mis au point de manière définitive, voir quelle histoire ils rapportent de leurs voyages²⁷ et comment ils réécrivent leur propre parcours quand ils évoquent leurs souvenirs sur Péguy ou sur Barrès. Leur cheminement permet de pénétrer dans des milieux culturels et politiques bien différents : ceux de l'École normale supérieure, de l'École libre des Sciences politiques et des *Cahiers de la Quinzaine* ou, quelques années plus tard, de Déroulède et de Barrès, puis le monde colonial avec Lyautey, le milieu traditionaliste des maurassiens et celui de l'Académie française.

Enfin, suivre le parcours des Tharaud quand ils marchent vers la notoriété ou quand ils connaissent le succès fait entrer dans le monde de la presse

et de l'édition des années vingt au début des années cinquante. Les archives de revues ou de maisons d'édition sont ici très précieuses pour aborder non seulement l'histoire intellectuelle mais aussi celle, non moins importante, qu'est l'histoire matérielle et financière des deux frères²⁸. Ceux-ci désirent publier dans la *Revue des Deux Mondes* depuis la *Belle Époque* ; dès la fin de la guerre, ils deviennent des auteurs recherchés et sont parmi les mieux rémunérés de la revue de René Doumic, avant de la quitter pour la *Revue universelle*. À *Paris-Soir* Jean Prouvost s'attache leur collaboration pour des reportages qui sont fort bien payés et au cours desquels ils disposent d'une grande latitude. Mais, sur une durée de plus de trente ans, les contrats conclus avec Plon ainsi que les échanges entre les auteurs et l'éditeur sont les plus éloquentes. Ils font saisir le fonctionnement du système éditorial, découvrir une pratique professionnelle et mesurer concrètement une réussite. Les comptes auteurs de la maison de la rue Garancière révèlent précisément quels sont les tirages initiaux, les rééditions, les traductions et les méventes. Le premier contrat de 1919, qui prévoit des droits d'auteur de 15 à 20 %, est confirmé en 1929. « Leur usine, c'est leur littérature », s'exclame alors Paul Léautaud²⁹. Mais à partir de 1937, ce dernier contrat est révisé. Il enregistre une audience qui, moindre depuis plusieurs années, va continûment décroître.

Certains thèmes sont récurrents dans leurs œuvres qui ne sont qu'en partie romanesques et renvoient à leur propre histoire : celui de l'amitié fraternelle ou, au contraire, de la lutte fratricide, du *Coltineur débile* à *La double Confidence*, en passant par *Une Histoire de religion*, *La Chronique des frères ennemis* ou *Dingley, l'illustre écrivain*. Des figures réapparaissent : celle du père mort ou absent, celle de la mère à la forte personnalité, comme dans *Les Hobereaux* ou *La Maîtresse servante*. Ces deux derniers livres, comme bien d'autres, évoquent une fin : fin des hobereaux dans le Limousin natal, fin d'un monde arabo-musulman traditionnel en Algérie, au Maroc ou en Syrie. Chez les Tharaud, le passé est toujours présent. Dans leurs œuvres littéraires comme dans celles qui ne le sont pas, l'histoire et, en particulier, les guerres tiennent une grande place : celles d'un passé plus ou moins lointain, comme les croisades, les guerres de religion ou la guerre des Boers, ou guerre civile, comme la Commune ; guerres contemporaines, dont ils sont les témoins – dans les Balkans ou au Maroc, en Espagne ou en Syrie –, ou conflits qui opposent sionistes et arabes en Palestine.

Daniel Halévy discerne particulièrement dans la production abondante des deux frères « deux séries, l'une juive, l'autre islamique³⁰ ». On préférera qualifier la première d'antisémite, en dépit des qualités d'écriture que manifestent certaines de ces œuvres. Quant à la seconde consacrée aux mondes arabo-musulmans, elle relève amplement de la littérature coloniale qui a contribué, comme Raoul Girardet le soulignait, à « modeler un état d'esprit,

à diffuser certaines images et à orienter certains rêves³¹ ». Que l'une et l'autre aient trouvé un large public qui se reconnaissait dans ces écrits ne manque pas d'interpeller le lecteur du XXI^e siècle. Les Tharaud écrivent en 1943 dans *Le Petit Journal* du colonel de La Rocque³² :

Un littérateur me semble intéressant dans la mesure où il nous permet de nous représenter les mœurs, les sentiments, les idées d'une époque³³.

Cette phrase, qui pourrait être la justification de leur biographie et un manifeste de l'histoire socioculturelle et politique, mérite qu'on s'y arrête. Qu'ont finalement représenté les deux frères, dans le double sens du mot ? La reconstitution de leur double itinéraire permet d'évaluer leur poids et la place qu'ils occupent parmi leurs contemporains, de définir les acquis et les impasses que leur donnent leurs cadres de pensée, de préciser la représentation qu'ils se font de la France et du monde, et de la France dans le monde. Ils sont en quelque sorte des baromètres du lectorat, non homogène, pour lequel ils écrivent et qui leur assure succès et notoriété. Ils permettent de saisir l'univers mental et social, les représentations, les aspirations, les refus, les passions d'une partie de la société et de cerner une époque. De prendre aussi la mesure de tout ce qui sépare de nous leur milieu et leur temps.

Jérôme et Jean Tharaud, jadis célèbres, sont aujourd'hui oubliés ou négligés. C'est pourquoi leur histoire est aussi celle de leur oubli, et celle des raisons de cet oubli.

Apprentissages. Dans le compagnonnage de Péguy

Des « héritiers » sans héritage

C'est à Péguy, qui voulait en faire « les Apôtres et les Pères de la future Cité socialiste¹ » que les frères Tharaud doivent les prénoms sous lesquels ils seront connus. Selon l'état civil, Jérôme Tharaud se prénomme non pas Jérôme mais Pierre Marie Émile Ernest, son cadet non pas Jean mais Pierre Marie Martial Charles. Leurs proches les appellent et les appelleront toujours de leurs prénoms de baptême, mais les écrivains signent souvent Jérôme et Jean leurs correspondances et, bien sûr, leurs œuvres. Ils sont nés après un frère prénommé Louis qui va faire carrière aux colonies. Jérôme vient au monde à Saint-Junien le 18 mai 1874, Jean le 9 mai 1877².

La petite enfance des deux garçons en Haute-Vienne est sans contrainte. Ils grandissent près de leur mère, Marie-Anne Bourzac, dont ils demeureront très proches, et d'une servante, Nanon, à qui ils seront également fidèles³. Pour eux, le Limousin, « le triste Limousin qui nourrit difficilement les hommes et les bêtes⁴ », ce sont d'abord des paysages. C'est aussi Saint-Junien, où l'usine et la campagne vivent en symbiose, où le mouvement social coexiste avec la fête des Ostensions⁵. Le sentiment du pays natal est puissant chez les Tharaud.

L'aîné a six ans et le cadet trois quand le père meurt le 14 septembre 1880. Il avait dû abandonner son étude de notaire et était devenu un négociant, malheureux en affaires. À sa mort, des scellés sont apposés sur sa maison à la requête des créanciers. L'inventaire après décès consigne, outre les biens immobiliers, des meubles en acajou, en noyer ou en ébène, un piano en palissandre que madame Tharaud réclame comme étant un objet à usage personnel. Les cinquante et un draps en toile de lin, les quinze nappes, les cent serviettes témoignent aussi d'une certaine aisance bourgeoise. Mais le total des biens inventoriés s'élève à un peu plus de 40 000 francs. Or, pour son mariage en 1869, Pierre Tharaud avait apporté à la communauté d'acquêts, outre son office de notaire à Saint-Junien, la somme de 20 000 francs ; la dot de la mère était de 30 000 francs. Pour préserver les intérêts de sa famille,

ruinée, celle-ci renonce à la communauté de biens⁶. Cette disparition frappe les enfants et plusieurs romans en portent la marque.

Les revers de fortune contraignent la mère et ses enfants à quitter Saint-Junien pour gagner Angoulême, « ville sans commerce, où l'on respire une atmosphère aristocratique, indolente, et pour ainsi parler, espagnole⁷ ». Ils emménagent dans une modeste maison de la rue du Secours où ils se sentent prisonniers. Le Limousin prend au contraire la figure d'un paradis perdu car ils y ont vécu heureux. Anne-Marie Tharaud connaît bien Angoulême. Son père, ancien élève de l'École normale supérieure et camarade de Victor Duruy, avait été proviseur du lycée de 1851 à 1869 et avait laissé, à en croire *Le Mondain Bordelais*, « le souvenir d'un érudit doublé d'un administrateur de premier ordre ». Le grand-père paternel, qui avait été médecin, n'avait pas la même réputation : « quand ça le prenait, il faisait une tournée chez ses clients pour ramasser quelque galette et partait pour Angoulême où il jouait aux cartes et se pochardait jusqu'à épuisement de sa bourse⁸. »

Les Tharaud sont d'une famille bourgeoise et cultivée : les études et métiers de leurs ascendants font de Jérôme et Jean des héritiers, vivant leurs premières années dans une certaine aisance matérielle. Néanmoins, la ruine et la mort du père les déclassent⁹ ; ils sont conduits à vivre chichement afin de poursuivre leurs études. Héritiers d'un capital culturel mais désormais sans fortune, forts d'une soudure fraternelle mais vite séparés, les Tharaud sont des héritiers sans héritage, animés dès leur adolescence par un égal désir d'écrire à deux : « J'ai toujours su que j'écrirais, et que j'écrirais avec Jérôme. Dès le lycée, dès la troisième, cette idée s'est formée en moi, m'est apparue comme une certitude. Jérôme, mon aîné de trois ans, avait le même sentiment¹⁰. » Ils n'ont qu'un désir : se rejoindre et retrouver leur unité rompue, s'adonner à leur commune passion et acquérir une position sociale qui les satisferait.

De 1884 à 1888, Jérôme est externe en section classique. S'il glane quelques accessits en version latine, histoire-géographie, récitation classique et culte catholique, ses résultats scolaires sont bons sans être exceptionnels¹¹. À quatorze ans, il quitte la Charente pour Paris. Jean, lui, reste à Angoulême avec sa mère jusqu'à ses dix-huit ans. Ses résultats scolaires sont un peu meilleurs et il se distingue en allemand. Souvent classé derrière son condisciple le futur poète François Porché qui partage son goût de la littérature, il découvre Daudet, Maupassant, Loti, et d'autres écrivains aujourd'hui moins connus comme Eugène Fromentin ou Paul Arène ; il obtient sans mention son baccalauréat classique en 1896. Le cadet qui vit en quelque sorte par procuration dans le monde de son frère à Paris tient un journal : *Les deux Pigeons*. Leur séparation renforce leur amitié fraternelle.

Études. « Péguy, c'est ma jeunesse »

En octobre 1888, Jérôme devient pensionnaire de Sainte-Barbe, un vieux collège de la Montagne-sainte-Geneviève. Ses premières années à Paris sont mélancoliques : ce provincial est seul, sans correspondant ; faute de ressources, il ne peut retourner dans sa famille qu'aux vacances. Cette année-là, il fait la connaissance d'Édouard Herriot, le futur dirigeant radical qui est alors comme lui boursier et qu'il recevra cinquante ans plus tard sous la Coupole¹². Revenant sur ce temps, il écrit avoir passé une année de souffrances : « J'étais alors un pauvre diable d'enfant écorché vif¹³ », parti avec désespoir de la campagne pour Paris et obligé de faire effort pour s'y maintenir, bien proche du héros de *La Maîtresse servante*¹⁴.

Jérôme suit les cours à Louis-le-Grand jusqu'en 1894. Bon élève, il remporte des premiers prix de Français et d'Histoire-géographie, un quatrième accessit d'Histoire et géographie au Concours général¹⁵. En classe de rhétorique, il obtient le premier prix de version latine, le second de version grecque, le premier prix de composition française. Ses professeurs voient en lui un « esprit original et distingué »¹⁶. Il découvre Baudelaire, Verlaine, Moréas. Pourvu de ses deux baccalauréats, il devient un *vétéran* et prépare le concours d'entrée à l'École normale. Au Concours général de 1893, les candidats doivent imaginer une réponse de Voltaire à une lettre de Diderot sur la nécessité du travail. Louis Gillet, élève de rhétorique au Collège Stanislas, remporte le premier prix devant Jérôme ; leurs copies, jugées dignes de l'impression, sont publiées¹⁷. Les deux jeunes gens se lient d'amitié. Dès lors, Jérôme trouve quelque réconfort chez les parents de Gillet ou chez ceux d'Édouard et Pierre Champion, les fils du libraire¹⁸.

À l'automne 1893, à Sainte-Barbe, Jérôme fait une rencontre décisive, celle de Charles Péguy, « comme lui égaré dans la zone parisienne¹⁹ ». L'Orléanais qui vient préparer l'École entre dans sa vie « comme une vague qui par mille pointes prend possession d'une plage ». Son ascendant sur ses condisciples est d'emblée patent. « Parmi nous, dans la cour rose, il était incontestablement le premier. Il était naturellement le centre de la chaîne que nous formions », écrivent les Tharaud dans *Notre cher Péguy*, ajoutant que, sous son influence, « la cour rose prit la couleur de son socialisme »²⁰. Une photographie prise lors de l'année 1893-1894 donne à voir, près de lui, Henri Roy, futur député puis sénateur du Loiret, Marcel Baudouin, qui meurt en 1896, Charles-Lucas de Pesloüan, Jérôme Tharaud et Léon Deshairs, futur historien d'art²¹. Deux autres amis, hors champ, complètent cette compagnie de « barbistes » : Louis Baillet, bientôt prêtre, et Joseph Lotte, qui sera un dreyfusiste actif. Le milieu que forment ces jeunes gens est, au sens strict du terme, un monde de compagnonnage. Avec Péguy, « étude, dortoir, table nous

étaient communs, rappelle Pesloüan. Avec nous vivaient Jérôme Tharaud et Henri Roy²². »

Jérôme, ajourné au concours d'entrée des Lettres de l'ENS en 1893 et 1894, est reçu 15^e sur 24 le 1^{er} août 1895, juste après Henri Lebeau et Louis Gillet²³, le premier étant André Tardieu, promis à une brillante carrière politique. Le médiéviste Joseph Bédier lui apprend la bonne nouvelle alors qu'il remonte avec sa mère le boulevard Saint-Michel. Péguy, admis en 1894, a été autorisé à redoubler sa seconde année en 1895-1896. Comme Jérôme fait cette année-là son service militaire, il n'entre à l'École qu'en novembre 1896 ; il retrouve alors Péguy, fait la connaissance de François Laurentie²⁴, né aussi en 1874 et catholique. En 1896, ce dernier écrit à Marc Sangnier :

Ce Péguy est un des favoris de l'abbé Batiffol. Ils font ensemble beaucoup de choses obscures et bonnes, il est très intime avec Tharaud. Il est extrêmement pauvre et donne tout ce qu'il a.

Jérôme « admire la force de ce bonhomme qui n'a pas peur de l'avenir, qui se marie sans le sou avec une femme [et] qui pour se mettre en ménage s'endette de 4 000 francs, prix de son livre [*Jeanne d'Arc*]²⁵ ». C'est un grand lecteur et un amateur de peinture. Selon Gillet, « rien ne lui semblait étranger. » Il va chez les marchands d'art Durand-Ruel et Vollard. Il lit Barrès, Baudelaire, Stendhal, Verlaine, Flaubert, Maurice de Guérin, Goncourt, Villiers de l'Isle-Adam, Vallès, Rimbaud, Renan, Chateaubriand. Le jeune homme emprunte 129 livres à la bibliothèque lors de sa première année à l'École, 90 la deuxième et autant la troisième ; outre les classiques grecs et latins, il demande surtout des ouvrages de littérature française, de philosophie ou d'histoire politique et sociale, s'intéresse à l'art flamand, italien, français. Même s'il lit Ruskin, Burckhardt, le domaine étranger occupe une plus faible place²⁶. Le jeune homme consulte de nombreuses revues, aussi bien la *Revue Blanche*, la *Revue Bleue*, la *Revue de Paris*, le *Mercur de France* que la *Revue Socialiste* ou la *Revue des Deux Mondes*. Péguy vante son flair :

Il ouvre un bouquin, il lit un petit bout de phrase par-ci par-là ; il crie : c'est admirable ; ferme son bouquin. Son opinion est faite, et le plus curieux, c'est qu'il ne se trompe jamais. Il sent ce qu'il y a dans un livre, littéralement, rien qu'à le regarder²⁷....

Cet étudiant n'est pas des plus zélés : en 1897, il n'obtient à la licence des Lettres que la mention passable. Il travaille, dit-il, « des choses écœurantes de sottise : Lanson, Pichon²⁸ ». Le bienfait qu'il retire de ses années rue d'Ulm tient plus au travail personnel et aux amitiés nouées qu'aux seules activités universitaires. Il exerce ses talents vélocipédiques dans des randonnées près de Paris mais aussi dans les galeries de l'École qu'il parcourt avec un répertoire poétique qui va de Hugo à Verlaine, de Laforgue à Rimbaud.

Chantant faux, « quand il était tout à fait gai, il glapissait à tue-tête, sur un ton de fausset, un refrain de son pays : *Le cura qui la maridad s'appelad Jeantou*. C'était son Limousin qui lui remontait à la pensée, les jours de bonne humeur²⁹. »

Le 7 décembre 1898, il soutient son mémoire d'études supérieures sur *La tentative de restauration du pouvoir pontifical par Innocent III* devant Vidal de la Blache, Monod, Bourgeois, Bloch, Fabre et se voit délivrer le diplôme par le directeur, Georges Perrot³⁰. Comme il ne donne pas satisfaction dans la section d'histoire, il est « précipité » en troisième année dans celle de grammaire, « alors, le dépotoir des incapables de bien écrire en français », dira Rolland³¹. Mais le matin même de l'agrégation, au lieu de composer, il aurait, selon une légende, enfourché un des lions du jardin du Luxembourg. Arrêté par un policier, reconduit à la salle d'examen³², il rend copie blanche au concours. « Je suis sorti fruit sec, dit-il, J'ai raté mon Agrég' », ce qui ne l'empêche pas de prodiguer à Gillet le conseil de se délivrer vite de « l'obsession d'un examen aussi imbécile que l'agrégation », « cette déprimante agrégation »³³. À son entrée à l'École, Jérôme semblait réunir les qualités physiques et morales « nécessaires pour exercer dignement les fonctions de l'enseignement³⁴ ». Mais il n'a pas plus envie d'enseigner que Gillet, qui veut aussi « éviter l'engourdissement de la province française, l'abrutissement sous des monceaux de fades copies »³⁵. Déjà Jérôme veut courir le monde.

En 1895, « les deux pigeons » sont réunis quand le cadet vient à Paris. Jean, inscrit d'abord en mathématiques élémentaires à l'École de la rue des Postes, fréquente lui aussi Sainte-Barbe. Tandis que son frère achève sa dernière année d'École, il prépare le concours de Saint-Cyr, où il est admissible en 1896 et 1897 ; mais il échoue à l'oral. Puis il revient à Angoulême faire son service militaire. Il entre en 1899 à l'École libre des Sciences politiques, où son niveau est passable. Ainsi, dans un de ses devoirs, le candidat, invité à composer sur le rôle économique et social des machines, livre-t-il sur la betterave un développement lyrique qui dissimule mal un manque de connaissances³⁶. Il sort diplômé de l'École de la rue Saint-Guillaume en 1901, s'inscrit en Sorbonne ; il est licencié en Philosophie en 1901, licencié en Droit en 1902. Dans *Par ce demi-clair matin*, Péguy brosse un tableau plein d'humour de l'examen au cours duquel Jean explique une page du *Bourgeois gentilhomme* :

Ce fut ce jour que la santé de Tharaud, jusque-là fort brillante, reçut une atteinte mortelle. Quand, se substituant au candidat défaillant et déférent, l'examineur eut achevé son explication, quand il eut achevé son texte, quand il eut bien constaté qu'il ne restait plus rien de Molière, enfin satisfait, satisfait de sa propre explication, il donna une bonne note au candidat Tharaud³⁷.

L'École normale supérieure : amitiés, culture et politique

Le charisme de Péguy était évident au collège Sainte-Barbe. Il n'est pas moindre dans le petit milieu de l'École normale supérieure rue d'Ulm où chacun se connaît et se côtoie. Dans la chambre voisine de la *turne Utopie* de Péguy se retrouvent Jérôme Tharaud, Talagrand, – le père du futur Thierry Maulnier³⁸ –, Laurentie et Gillet. Bien plus tard, les Tharaud seront les témoins souvent sollicités de ce temps où « l'École offrait assez l'image d'une petite ville de province dont les habitants sont séparés en deux camps, les uns tenant pour le curé et les autres pour l'instituteur, les *talas* et les *antitalas*³⁹ ». Ils ont fixé l'image aussi bien des principaux personnages que des lieux ou des scènes de la rue d'Ulm.

Lucien Herr, le bibliothécaire de l'École, par son ascendant intellectuel et moral, fait figure de mentor pour beaucoup de normaliens. *Notre cher Péguy* rappelle l'action de cet érudit généreux, peu connu hors du cercle où il vit⁴⁰. Si Herr est pour Péguy « un des maîtres de notre jeunesse », il n'a pas cette importance pour Jérôme. Celui-ci dit de Herr, Seignobos et Dupuy qu'ils sont « de braves cœurs et des esprits droits », mais que leur sécheresse le dégoûte⁴¹. Pour évoquer Jaurès, « prestigieux ancien » et « grand intellectuel », Tharaud l'aîné retrouvera les accents de Péguy, avant que celui-ci ne rompe avec le socialisme institutionnel⁴².

Joseph Bédier est pour ces jeunes gens un initiateur. Travaillant à son *Tristan et Yseut*, il leur donne la primeur de ses recherches qui suscitent l'enthousiasme de Jérôme⁴³ ; celui-ci juge néanmoins que, comme il est plus vieux de dix ans que les *coturnes*, il est d'une génération qui ne peut pas les comprendre⁴⁴. Romain Rolland, chargé en 1895 d'un cours d'histoire de l'art, est également admiré de ces jeunes gens. Jérôme écrit qu'il lui a « donné le sentiment d'une large et grande vie », Jean lui dit son émotion à la lecture de *Danton*⁴⁵ dont l'aîné aime « la gravité simple » et l'art épique ; il apprécie qu'il ait « échappé à la contagion de l'esprit Herr »⁴⁶. Rolland, qui n'a que sept ans de plus que Péguy, semble un grand aîné⁴⁷, à même de donner des conseils. Ainsi à Gillet : « Même au point de vue universitaire, c'est par une thèse qui frappe, et par des chemins irréguliers, qu'on arrive le plus vite et le plus haut, et non par les premiers rangs à l'agrégation⁴⁸. » Rolland livre en 1901 ce portrait de Jérôme :

un bon petit optimiste, laid et charmant, d'une liberté d'esprit absolue, insouciant comme un oiseau, solide comme un caillou, qui roule à travers le monde sans s'occuper du lendemain, jouissant de tout, riant de tout, escaladant toutes les montagnes qu'il rencontre, se baignant dans tous les lacs (fussent-ils à demi-glacés comme ceux de l'Engadine), ne pensant jamais à l'avenir, jamais au passé, – (bref, ma parfaite antithèse) – une joie et, il faut l'ajouter, une chance perpétuelle⁴⁹.

Table des matières

Introduction	7
Chapitre premier : Apprentissages. Dans le compagnonnage de Péguy 13	
<i>Des « héritiers » sans héritage</i>	13
<i>Études. « Péguy, c'est ma jeunesse »</i>	15
<i>L'École normale supérieure : amitiés, culture et politique</i>	18
<i>Jérôme Tharaud signataire de la pétition de L'Aurore</i>	20
<i>Aux Cahiers de la Quinzaine</i>	22
<i>Premières œuvres et premiers voyages</i>	24
<i>La Hongrie (1899-1903), un séjour fondateur pour Jérôme Tharaud</i>	27
<i>« Paris, ville divine, malgré l'existence du vaste monde autour »</i>	30
Chapitre 2 : Sous le patronage de Barrès	35
<i>Secrétaires littéraires de Barrès</i>	35
<i>Barrès, un Maître</i>	39
<i>Déroulède</i>	41
<i>Journaux et revues</i>	42
<i>Du Soleil au Gaulois</i>	43
<i>L'Opinion</i>	48
<i>L'Indépendance, La Nouvelle Revue française et Les Soirées de Paris</i>	48
<i>« Le roman historique vrai »</i>	51
<i>Dingley, l'illustre écrivain ou « Kipling contre Kipling » (A. France)</i>	58
<i>La genèse du Dingley de 1902</i>	59
<i>Du Dingley de 1902 au Dingley de 1906, prix Goncourt</i>	60
<i>La polémique : l'affaire du bandeau</i>	64
<i>L'Algérie des Tharaud : « la fête arabe » gâchée</i>	67
<i>L'histoire d'un échec</i>	69
<i>Une arabophilie tempérée</i>	70
<i>La réception de La Fête arabe</i>	72
<i>Les Tharaud et Louis Bertrand : deux thèses antagonistes</i>	73
<i>Les Tharaud à la veille de la Première Guerre mondiale</i>	75
<i>Une première notoriété. « Commencement d'une vie bourgeoise »</i> ...	77
Chapitre 3 : La Grande Guerre des Tharaud	85
<i>« Si cela continue ainsi, il ne restera plus personne »</i>	85

<i>La guerre : « un voyage en troisième classe [...] vers une destination inconnue »</i>	87
<i>Les Tharaud correspondants de guerre ?</i>	92
<i>Une fin de guerre avec Lyautey au Maroc</i>	93
Chapitre 4 : Les Tharaud, chantres de Lyautey et de la plus grande France	97
<i>Lyautey et le Maroc. Rabat et Marrakech, des romans coloniaux à succès</i>	97
<i>L'image de Lyautey</i>	99
<i>La Randonnée de Samba Diouf, un « roman nègre » colonialiste ?</i> ..	103
<i>Le Chemin de Damas, une « enquête au pays du Levant » et une « scène du nationalisme »</i>	104
Chapitre 5 : Une réussite bourgeoise	109
<i>Notoriété et réussite sociale</i>	
<i>Du côté d'Anatole France et de Maurice Barrès</i>	110
<i>Des auteurs comblés à la Revue des Deux Mondes.</i>	
<i>Un journalisme littéraire</i>	112
<i>Chez Plon-Nourrit. « La littérature paya, la librairie paya » (A. Thibaudet)</i>	113
<i>Une aisance bourgeoise</i>	118
<i>Retour sur Péguy et l'affaire Dreyfus. Une réécriture de l'histoire</i> ..	122
Chapitre 6 : L'antisémitisme de deux nationalistes	129
<i>Bar-Cochebas, notre honneur. Un premier texte antisémite</i>	130
<i>Trois romans de la « série juive » :</i>	
<i>L'Ombre de la Croix, La Rose de Sâron, Un Royaume de Dieu</i>	132
<i>Quand Israël est roi. « Le Capital de Karl Marx, c'est du Talmud encore !... »</i>	136
<i>L'An prochain à Jérusalem ! Des juifs « d'une espèce nouvelle »</i>	139
<i>Petite Histoire des Juifs. La force du préjugé</i>	141
<i>Les Tharaud et les juifs : un antisémitisme obsessionnel</i>	142
Chapitre 7 : Les années trente, années fastes pour les Tharaud	149
<i>Journalisme et littérature</i>	
<i>Revue et journaux. « Tharaud (en majuscules), Jérôme, reporter »</i> ..	150
<i>Des notables des Lettres. Sociabilités et cadre de vie</i>	155
<i>Les Tharaud, face à l'antisémitisme nazi</i>	
<i>De « La mêlée des races » (avril-mai 1932)</i>	156
<i>... à Quand Israël n'est plus roi (octobre 1933)</i>	161
<i>Vienne la Rouge</i>	164
<i>Sont-ils allés trop loin ?</i>	166